

et remontent jusqu'à chaque côté de la maison ; la barrière est une espèce de treillage travaillé comme les paniers, et semblable aux clôtures que vos paysans appellent treillage de claie : ces barrières sont plus pittoresques que celles que l'on fait en bois fendu.

Le long de cette barrière j'ai commencé à planter une haie vive, avec quelques-uns des arbrisseaux du pays, qui abondent dans nos bois et sur le bord de nos lacs.

Parmi ceux qui sont déjà plantés, il y a deux espèces de chèvrefeuilles à fleurs blanches et roses : les botanistes américains les appellent *quitostium*.

Ensuite j'ai le *spiræa frutex* blanc, qui croît en profusion sur le bord du lac ; l'églantier du Canada ; le framboisier à fleurs roses (*rubus spectabilis*), le bois de cuir (*dircus*) appelé mezeron d'Amérique, ou arbre de mose ; c'est un très-joli et en même temps un très-utile arbrisseau, car les fermiers se servent de son écorce au lieu de ficelle pour attacher des sacs, etc. ; les Indiens en cousent aussi quelquefois leurs corbeilles d'écorce de bouleau.

Des groseilles sauvages, des groseilles rouges à grappe, du cacis, des pommiers, puis çà et là un arbre d'aubépine plein-vent, qui porte ici un fruit rouge fort agréable dont j'ai déjà parlé, voilà tout ce que j'ai pu introduire jusqu'à présent dans mon jardin.

Le portique est achevé, et je viens de planter du houblon au pied des colonnes. J'ai deux rejets extrêmement fertiles d'une vigne sauvage, dont le raisin est de couleur violette ; il me vient de l'île qui est près de nous, et je suis impatiente d'en voir les fruits.

Mon mari est gai ; notre cher garçon se porte bien, et court de tous côtés. Nous avons une société choisie de bons amis, qui s'est tellement accrue depuis deux ans que nous ne regrettons guère d'être éloignés de la ville plus peuplée.

Ma chère sœur et son mari sont commodément installés dans leur nouvelle demeure. et ils ont un beau terrain défriché et ensemencé. Nous les voyons souvent et nous nous livrons ensemble au plaisir de causer du foyer paternel, — ce cher foyer qu'on se rappelle toujours avec attendrissement ; et nous nous flattons de la douce illusion que dans quelques années, nous pourrions encore traverser les champs fertiles et les vallons fleuris de notre patrie.

Avec quelle joie nous présenterions nos jeunes Canadiens à leur grand' mère et à leurs tantes ; mon petit colon apprendra de bonne heure à balbutier les noms de ces amies si chères quoique inconnues, et à aimer la terre qui a vu naître ses parents, les belles montagnes du nord et ma chère Angleterre.

Il faudrait avoir un cœur dépourvu de sensibilité pour ne pas aimer son pays, et surtout un pays si beau et si agréable ; cependant je dois dire que, malgré toute sa rudesse, j'aime le Canada ; et je suis aussi heureuse dans mon humble maison rustique, que si c'était un palais ; l'habitude nous fait chérir bien des choses qui nous déplaisaient d'abord. J'ai toujours eu pour principe d'extraire les douceurs plutôt que l'amertume de la coupe de la vie, et assurément c'est le parti le meilleur et le plus sage. Dans un pays où une activité constante est nécessaire aux colons de tous les âges et de toutes les positions, ce serait le comble de la folie que de détruire son énergie par des plaintes continuelles, et d'attrister son intérieur en ne songeant qu'à regretter tout ce qu'on a laissé dans la mère patrie. Puisque nous sommes ici, tirons-en le meilleur parti possible, et supportons avec sécurité le sort que nous nous sommes fait. Je crois qu'un des principaux éléments du bonheur, c'est de savoir jouir des biens que l'on possède.